

Quentin PERSON

Une étrange apparition. L'ambiguïté du *Schein* dans la *Science de la Logique* de Hegel

Notice biographique

Quentin Person est, depuis octobre 2011, aspirant du F.R.S.-FNRS rattaché au *Centre Prospéro – Langage, image et connaissance* (Université Saint-Louis – Bruxelles, Belgique). Il prépare actuellement, sous la direction de M. Laurent Van Eynde, une recherche doctorale consacrée à l'ontologie de la négativité de la *Wissenschaft der Logik* de Hegel.

Résumé

Cet article mène une étude suivie du concept d'*Apparence (Schein)* dans la *Logique de l'essence* afin d'en dévoiler l'ambiguïté foncière. L'enjeu est de ressaisir cette ambiguïté comme étant celle-là même du Concept. La *Logique de l'essence* se présentera ainsi en son entier comme la déclinaison du *Schein* en *Scheinen, Erscheinung, Wirklichkeit*. La saisie du *Schein* dans toute son ambiguïté est ce qui donne à comprendre le passage de l'Essence au Concept par le rétablissement au sein même de l'essence de la sphère de l'Être dans toute sa détermination et sa contingence.

Abstract

This article leads a specific study of the concept of Appearance in the *Logic of essence*. The main purpose is to reveal its fundamental ambiguity of the Appearance. This ambiguity is in the end the ambiguity of the Concept itself. Grasping this ambiguity we will be able to understand the crossing of the Essence into the Concept via the re-establishment of the sphere of Being, in all its determinacy and its contingency, inside the Essence itself.

Mots-clés : Hegel – Négativité – Apparence (*Schein*) – Phénomène (*Erscheinung*) – Manifestation (*Manifestation*) – Effectivité (*Wirklichkeit*).

Keywords : Hegel – Negativity – Appearance (*Schein*) – Phenomenon (*Erscheinung*) – Manifestation (*Manifestation*) – Actuality (*Wirklichkeit*).

Introduction

Étrange est l'*Apparence (der Schein)* dans la *Science de la Logique* de Hegel. C'est à elle qu'il revient d'ouvrir la *Doctrine de*

l'essence, en tant qu'elle nomme « cet échange (*dieser Wechsel*) » (HEGEL, 2010: 18) ou ce passage du *négatif* de l'être à la *négativité* de l'essence. Mais dans cet échange, elle se dédouble. Ou du moins elle semble se dédoubler. Et c'est dans cette semblance de duplicité que consiste toute son étrangeté.

En effet, l'apparence est *tout aussi bien* le « reste », « tout le reste qui est de reste de la sphère de l'être (*der ganze Rest, der noch von der Sphäre des Seins übriggeblieben ist*) » (HEGEL, 2010 : 13 traduction légèrement modifiée) qui atteste de son abîmement en essence, que le différencié purement et simplement déterminé comme le négatif en soi (*das Unterschiedene schlechthin nur als das an sich Negative*) que l'essence a posé face à elle-même dans son propre acte-de-se-repousser de soi (*Abstoßen seiner von sich gegen sich*). L'apparence est ainsi tout autant la trace de l'être, sa consistance (*Bestand*) en l'essence (qui est d'être un non-être), que la différence propre de l'essence dans son rapport infini à soi. L'apparence est donc quelque chose d'extrêmement ténu, qui n'a pas d'être en-et-pour-soi. À proprement parler même, l'apparence n'est pas, mais *consiste* (*besteht*) seulement en tant qu'être-sursumé de l'être. Elle est « l'immédiateté du *non-être* » (*Ibid.*: 14) ; *nullité* (*Nichtigkeit*). Ou elle est ce que l'essence pose face à elle-même contre elle-même (*gegen*), mais par rapport auquel elle est indifférente ou égale. Mais en même temps, écrit Hegel au seuil de la *Doctrine de l'essence*, « elle paraît (*scheint*) avoir elle-même encore un côté immédiat indépendant de l'essence, et être comme un *autre* de cette même [essence] » (*Ibid.*: 13). En ce sens, l'apparence est quelque chose qui a une certaine épaisseur. Cette épaisseur n'est cependant pas due à un reste inassimilé de l'être lors de son passage à l'essence. Il n'y a pas à montrer que cette épaisseur ou ce « côté indépendant en regard de l'essence » (*Ibid.*: 14) se sursume et revient dans elle. Car c'est tout l'être qui est revenu (*zurückgegangen*) dans l'essence. Il y a seulement à montrer, écrit Hegel, que c'est l'essence elle-même qui accorde subsistance à cette détermination qu'est l'apparence : « C'est l'immédiateté du *non-être* qui constitue (*ausmacht*) l'apparence ; mais ce non-être n'est rien d'autre que la négativité de l'essence en elle-même. » (*Ibid.*)

L'« infinie bonté de laisser aller son apparence dans l'immédiateté et de lui accorder la joie de l'être-là » (HEGEL, 1994 : 564) est ainsi ce qui définit la négativité de l'essence. L'apparence est donc ce qui marque la rupture entre le déterminer dans la sphère de l'être et les déterminations dans la sphère de l'essence. Le déterminer de l'essence est tout intérieur à l'unité avec soi et, contrairement à celui de l'être, il n'est donc ni un devenir ni un passer. L'étrangeté de l'apparence qui semble subsister indépendamment de l'essence et être pourtant toujours déjà niée par elle, étrangeté de ce qui semble continuer à luire lors même que son être-disparu a déjà été célébré, est donc une étrangeté tout intérieure à l'essence, non l'étrangeté d'un autre venu du dehors. C'est pourquoi elle est ressaisie par Hegel dans les termes de l'*Entäusserung*, poussée jusqu'à l'*Entfremdung* la plus grande. C'est-à-dire dans les termes d'un départ ou d'une étrangeté à soi (*Ent-*). L'apparence, l'essence doit donc l'énoncer comme relevant de son propre être-posé, comme étant son « apparence propre » (HEGEL, 2010 : 11). Le coïncider des deux, de ce qui paraît immédiatement se tenir face à l'essence et l'apparence propre de l'essence, est ce que Hegel appelle la réflexion (*die Reflexion*). C'est donc la réflexion qui opère le « paraître de l'essence dans elle-même (*Das Scheinen des Wesens in ihm selbst*) » (*Ibid.* : 11). De *Schein* à *Scheinen*, en passant par l'*Erscheinung*, voilà donc tracé le trajet de l'essence. C'est à la suite et comme résultat de ce trajet que Hegel pourra poser l'Effectivité (*Wirklichkeit*) et passer ainsi de l'Essence à la sphère du Concept.

C'est ce trajet que nous nous proposerons de parcourir. Où l'on verra comme cette ambiguïté du *Schein* (qu'il nous soit permis ici de saluer les travaux de D. SOUCHE-DAGUES (1990), de G. JARCZYK (2004, 2006) et d'E. CATTIN (2010, 2012)), de l'Apparence, est l'ambiguïté même du Concept ou du penser spéculatif (*das spekulative Denken*). L'on rappellera à ce propos dès maintenant la définition que donne Hegel du penser spéculatif. Dans l'Introduction générale à la *Logique* :

« C'est (...) dans l'acte-de-saisir l'opposé dans son unité ou le positif dans le négatif, que consiste le *spéculatif*. C'est le côté le plus important, mais le plus difficile pour la faculté-de-penser encore inexercée, non-libre. Si on la conçoit encore comme ce qui doit s'arracher au concret sensible et au ratiociner, alors elle a d'abord à s'exercer dans le penser abstrait, à tenir-fermement les concepts dans leur *déterminité* (*Begriffe in ihrer Bestimmtheit festzuhalten*) et, à partir d'eux, à apprendre à connaître » (HEGEL, 2006 : 25).

Dans la *Doctrine de l'essence* :

« Le *penser spéculatif* consiste seulement en ce que le penser maintient-fermement la contradiction et dans elle [se maintient-fermement] soi-même (*das Denken den Widerspruch und in ihm sich selbst festhält*) , mais non pas [en ce] que, comme il en va du représenter, il se laisse dominer par elle et par elle laisse se résoudre ses déterminations seulement dans d'autres ou dans rien. » (HEGEL, 2010 : 68)

Et dans la *Doctrine du concept* :

« Tenir-fermement (*festhalten*) le positif dans son négatif, le contenu de la présupposition dans le résultat, c'est là le plus important dans le connaître rationnel. » (HEGEL, 1981 : 380)

Festhalten est donc le verbe même du penser spéculatif, de son faire, en tant qu'il est aussi ce qui accorde être-là, subsistance, voire ce qui laisse libre. C'est d'ailleurs tout le sens de ce très beau et très célèbre passage de la « Préface » à la *Phénoménologie de l'Esprit* (que nous nous permettons de citer un peu longuement) :

« (...) retenir ferme (*festhalten*) ce qui est mort est ce qui exige la force la plus grande. La beauté sans force hait l'entendement parce qu'il présume d'elle ce dont elle n'est pas capable. Cependant, ce n'est pas la vie qui recule de peur devant la mort et se garde pur de la dévastation, mais la vie qui supporte une telle mort et se maintient en elle, qui est la vie de l'esprit. Celui-ci n'acquiert sa vérité qu'en se trouvant lui-même dans la déchirure absolue. Il n'est pas cette puissance en tant qu'il serait le positif se détournant du négatif, comme lorsque nous disons de quelque chose que ce n'est rien ou que c'est faux, et qu'alors, en ayant fini avec ce quelque chose, nous le laissons là et passons à quelque chose d'autre ; mais l'esprit qui n'est cette puissance qu'en tant qu'il regarde le négatif en face, qu'il séjourne auprès de lui. Ce séjour est la force magique qui convertit en l'être.

– Une telle force est cela même qui a été nommé plus haut le sujet : celui-ci, en donnant dans son élément un être-là à la détermination, supprimer l'immédiateté abstraite, c'est-à-dire celle qui ne fait en somme qu'*être*, et par là il est la véritable substance, l'être ou l'immédiateté qui n'a pas la médiation hors d'elle, mais est celle-ci elle-même. » (HEGEL, 2006 : 80)

Il se pourrait bien que l'*Apparence*, le *Schein*, en toute l'étrangeté que lui accorde l'essence concentre en elle l'ambiguïté même du Concept, en ce que ce dernier accorde être-là et maintient fermement le négatif, séjourne en lui, et qu'en même temps ce tenir-fermement, ce *Festhalten* soit aussi

« libération absolue, pour laquelle il n'y a plus de détermination immédiate qui ne soit pas en même temps posée (...); dans cette liberté, par conséquent, aucun passage n'a lieu, l'être simple à quoi se détermine l'idée lui demeure parfaitement transparent (*bleibt ihr vollkommen durchsichtig*), et est le concept demeurant près de soi-même dans sa détermination. » (HEGEL, 1981 : 392-393)

Étrangeté de l'apparence certes tout intérieure et complètement réintégrée à la faveur du travail des déterminations-de-réflexion, mais qui n'en précipite pas moins l'existence dans l'ambiguïté trouble du « monde de l'apparition (*Erscheinung*) » (HEGEL, 1994 : 386, pour reprendre l'expression de la « Petite logique » de l'*Encyclopédie*) qui accorde à la Chose une multiplicité de propriétés. Et il nous faudra ensuite dévoiler comment l'ambiguïté de l'Apparence est résolue dans la manifestation de l'Absolu qui marque le passage de l'Essence au Concept.

1. L'être est apparence

« *L'être est apparence (Das Sein ist Schein)* » (HEGEL, 2010 : 13). Voilà la formule qui ouvre la *Logique de l'essence*. L'être n'est pas quelque-chose de subsistant par soi, la réalité telle qu'en elle-même et avec laquelle l'essence ferait nombre. L'être n'est au contraire que comme moment de l'essence et il ne nomme rien d'autre que la subsistance paradoxale de ce qui ne subsiste pas par soi mais ne consiste (*bestehen*) que dans un

autre, dans sa négation. L'être est apparence au sens où il est en l'essence le « *moment pur du non-être-là* » ou « l'immédiateté réfléchie », ce nul en soi « qui est seulement *par-la-médiation* de sa négation, et qui en face de sa *médiation* n'est rien que la détermination vide de l'immédiateté du non-être-là. » (*Ibid.*) L'être se maintient en l'essence comme apparence, c'est-à-dire comme l'inautostant (*die Unselbständigkeit*) ou le négatif en soi dont la détermination propre est absolument sursumée par la négativité de l'essence. Cette détermination que nomme l'apparence dans l'essence est donc « le négatif coïncidant *avec soi* (*das mit sich zusammengehende Negative*) » (*Ibid.*: 16). Mais en même temps, la détermination de l'apparence « est ainsi la détermination qui comme telle est l'autostance (*die Selbständigkeit*) et n'est pas déterminée. » (*Ibid.*) Ce qu'il faut comprendre ici c'est que l'essence, en tant que « l'autostant qui *est* comme se médiatisant avec soi par sa négation qu'elle est elle-même (...); l'unité identique de la négativité absolue et de l'immédiateté » (*Ibid.*: 15), suppose le maintien d'un écart, d'une détermination, mais d'une détermination qui ne repose ainsi pas sur elle-même, qui n'a pas son fondement en elle-même et qui est ainsi vouée à disparaître aussitôt qu'apparue.

La réflexion est ce qui tout à la fois assure l'écart (l'immédiateté de l'apparence, son autostance) et la coïncidence (« l'unité identique de la négativité absolue et de l'immédiateté » (HEGEL, 2010 : 15). Elle est l'automouvement de l'essence, son donner et son reprendre. C'est ce mouvement réfléchissant que Hegel formule comme étant « *le mouvement de néant à néant et par là à soi-même en retour* (*die Bewegung von Nichts zu Nichts und dadurch zu sich selbst zurück*) » (*Ibid.*: 17). L'essence n'a pas ce mouvement en elle mais n'est que ce mouvement. Être et essence ne sont donc nullement deux entités séparées, subsistantes par elles-mêmes, dont l'une serait l'*Hintergrund* de l'autre. Au contraire :

« L'être est seulement comme le mouvement du néant à néant (*die Bewegung des Nichts zu Nichts*), ainsi est-il l'essence ; et celle-ci n'a pas ce mouvement *dans soi* (*in sich*), mais [elle] l'est comme l'apparence absolue elle-même (*als der absolute Schein selbst*), la négativité pure (*die*

reine Negativität), qui en dehors d'elle n'a rien qu'elle nierait, mais qui nie seulement son négatif même, lequel n'est que dans ce nier. » (*Ibid.*)

C'est parce que l'essence n'est rien d'autre que ce « mouvement réfléchissant (*reflektierende Bewegung*) » (*Ibid.*), c'est-à-dire mouvement qui réfléchit sa propre égalité avec soi en donnant être à son négatif, à son reflet, dans la négation duquel elle réfléchit son propre néant, sa négativité, que Hegel choisit « le mot de la langue étrangère, la réflexion (*das Wort der fremden Sprache, die Reflexion*) » (*Ibid.*). Réflexion et non pas *Überlegung* ou *Nachdenken* qui pourraient toujours dériver en une réflexion-sur ou après-coup. Réflexion pour avoir le sens du miroitement. Car dans ce mouvement réfléchissant qui accorde, essence et être « sont substrats à proprement parler seulement de l'imagination (*eigentlich nur der Einbildungskraft*) » (*Ibid.*: 82).

En ce sens, et pour reprendre la belle expression de G. Jarczyk, l'on pourrait définir la Réflexion comme ce qui « honore l'image *comme* image » (JARCZYK, 2006 : 30). Mais Réflexion aussi en tant qu'il est un mot étranger, c'est-à-dire qui dira tout aussi bien l'apparence comme immédiateté rendue étrangère (*entfremdet*) à elle-même, à son immédiateté puisqu'elle n'a d'être que par l'autre, que comme ce qui à même son être-célébré comme image, son être-reflet, charrie une certaine étrangeté :

« L'apparence est la même-chose que ce qu'est la réflexion ; mais elle est la réflexion comme [réflexion] *immédiate* ; pour l'apparence revenue dans soi, partant aliénée (*entfremdet*) de son immédiateté, nous avons le mot de la langue étrangère, la réflexion (*das Wort der fremden Sprache, die Reflexion*). » (HEGEL, 2010 : 16)

Il nous faut montrer maintenant comment cette ambiguïté de l'apparence, étrangeté double, travaille la réflexion de l'intérieur dès lors que celle-ci veut se poser.

2. L'intégration de l'apparence

La réflexion commence par poser son être et son non-être dans une parfaite égalité à soi. Elle se pose tout autant comme négativité que comme négativité sursumée. Elle est

ainsi l'« échange du négatif avec soi-même » qui assure le passage de l'immédiateté absolue de l'essence à son immédiateté déterminée. C'est-à-dire qu'elle pose « l'acte-de-passer comme sursumer de l'acte-de-passer » (*Ibid.*: 18), ou la « négation du négatif comme du négatif » (HEGEL, 2010 : 19). C'est pourquoi, montre Hegel, cette réflexion posante est-elle en réalité réflexion présupposante car le négatif à partir duquel s'opère le retour à soi est présupposé alors même qu'il ne peut le devenir que dans ce mouvement du retour. C'est à ce titre que Hegel parle du mouvement réfléchissant comme d'un « *contrecoup absolu dans soi-même (absoluter Gegenstoss in sich selbst)* » (*Ibid.*: 20). Tout vient de ce que ce *Gegen-*, cet immédiat en regard, qui *en soi* n'est qu'un être-posé dans le retour de l'essence à elle-même, toujours déjà sursumé donc, « est en même temps déterminé comme [un] *négatif* » (*Ibid.*). C'est alors que Hegel passe de la réflexion posante à la réflexion extérieure.

Cette réflexion extérieure est le moment du redoublement de la réflexion. La réflexion extérieure nomme ce fait que la réflexion est à la fois (et de façon juxtaposée) réflexion immédiate dans soi (posante/présupposante) et réflexion qui a posé une immédiateté, un négatif, quelque chose qui lui fait face et pour lequel les déterminations de la réflexion sont extérieures. Cette immédiateté est comme un étranger, un premier terme trouvé-là à partir duquel la réflexion peut seulement faire retour dans soi comme nier de ce négatif sien.

Dans la réflexion extérieure sont à la fois maintenus à l'extrémité l'un de l'autre et rapporté l'un à l'autre l'immédiateté et la réflexion dans soi. C'est pourquoi la réflexion extérieure est-elle un syllogisme, ou un moyen-terme (*Ibid.*: 21).

Mais la réflexion extérieure ne fait pas que maintenir à l'extérieur l'un de l'autre l'immédiateté et la réflexion dans soi. Elle pose en réalité que l'immédiat et la réflexion sont la même-chose. La réflexion extérieure devient ainsi réflexion déterminante au sens où elle détermine cet immédiat en apparence étranger à elle, ou trouvé-là, comme son négatif, son autre. La réflexion extérieure n'est donc pas le tiers indifférent qui recueille en lui l'immédiateté et la détermination (ou négation) et

sait faire le partage entre ce qui lui vient de l'un des extrêmes et ce qui lui vient de l'autre extrême. Le « faire de la réflexion extérieure (*das Tun der äußeren Reflexion*) » (*Ibid.*) est bien plutôt d'accorder l'être à l'immédiat, de le poser comme immédiat et de le sursumer non moins immédiatement. « Ce à partir de quoi elle paraissait commencer comme à partir de quelque-chose d'étranger n'est que dans ce commencer sien. » (*Ibid.*)

Ce passage de la réflexion extérieure à la réflexion déterminante est capital. Il permet en effet de comprendre comment l'être-posé ou déterminé par la réflexion est en réalité plus élevé que toute détermination de l'être. Les déterminations de l'Être étaient rapport à un autre en général, inégal par rapport à la qualité et qui du coup ne promettait rien d'autre à cette qualité ou détermination que de disparaître dans l'autre, d'être moment qui passe. Par contre, si l'être-posé de la réflexion est également rapport à un autre, cet autre est désormais un être-réfléchi dans soi, un négatif posé comme un négatif qui donne ainsi subsistance à ce même posé. Ce qui se joue ici n'est rien d'autre que la nécessité pour l'essence de se perdre dans la négation, de parvenir hors de soi. Et la détermination essentielle qui en résulte est ici affermie et fixée de façon infinie. Comme l'écrit Hegel :

« En raison de cette réflexion dans soi, les déterminations-de-réflexion apparaissent comme *des essentialités* libres planant dans le vide, sans attraction ou répulsion les unes en regard des autres. En elles, la détermination, par le rapport à soi, s'est affermie et [s'est] fixée de façon infinie. C'est le déterminé qui s'est soumis son passer et son simple être-posé, ou [qui] a infléchi (*umgebogen*) sa réflexion dans [un] autre en réflexion dans soi. Ces déterminations constituent par là l'apparence déterminée telle qu'elle est dans l'essence, l'apparence essentielle. Pour cette raison la *réflexion déterminante* est la réflexion parvenue hors de soi ; l'égalité de l'essence avec soi-même est perdue dans la négation, qui est ce qui domine (*die Gleichheit des Wesens mit sich selbst ist in die Negation verloren, die das Herrschende ist*). » (HEGEL, 2010 : 25)

C'est ainsi la détermination (*die Bestimmtheit*) – ou l'être-autre – qui porte en quelque sorte en elle tout le poids du rapport à soi infini de la réflexion. S'engage alors l'exposition

des différentes positions de l'essence par rapport à cette détermination extérieure, essentielle et interne.

L'identité est évidemment la première détermination essentielle en tant qu'elle nomme « la simple négativité se rapportant à soi » (*Ibid.*: 37). Elle est la « réflexion totale », qui en elle n'a déjà plus la différence que comme « *différence absolue, pure* » (*Ibid.*). C'est dire que la différence ou la détermination est reconnue dans toute son essentialité mais à ce titre justement intégrée comme différence qui n'en est plus une, « qui s'abîme immédiatement dans soi-même (*das unmittelbar in sich selbst zusammenfällt*) » (*Ibid.*). Dans l'identité, « l'autre n'entre en scène que comme apparence, comme disparaître immédiat » (*Ibid.*: 40-41). Or, il faut que soit maintenu un écart, un creux puisque cette identité essentielle ne l'est qu'à s'être livrée à l'extériorité. L'identité nomme la réflexion « comme repousser intérieur (*als innerliches Abstossen*) » (*Ibid.*: 37), et elle ne peut donc être ainsi identité absolue que comme étant en fait « non-identité absolue » (*Ibid.* : 38). La différence (*der Unterschied*) doit donc être posée comme seconde détermination de la réflexion. C'est la différence que je ne peux manquer de viser ou d'aviser (*Meinen*) dès lors que j'énonce la proposition de l'identité.

Cette *différence*, qui doit être absolue, creuse donc l'écart entre l'identité et la détermination qui lui est tout intérieure. Tout intérieure, l'altérité que porte l'essence en son sein n'est donc pas la même que l'altérité de l'être-là.

« Un être-là et un autre être-là sont posés comme tombant l'un en dehors de l'autre, chacun des êtres-là déterminés l'un en regard de l'autre a un être immédiat pour soi. L'autre de l'essence, en revanche, est l'autre en et pour soi, non pas l'autre d'un autre se trouvant en dehors de lui. » (*Ibid.*: 42-43)

La différence dont il est question ici n'est donc pas la différence en tant qu'opposée à l'identité. C'est au contraire la différence qui contient en elle l'identité et la différence. Mais ces deux moments, l'identité et la différence (ou la détermination), afin de creuser l'écart ou d'assurer le double mouvement de systole et diastole, tombent immédiatement l'un en dehors de l'autre.

C'est pourquoi Hegel pose ensuite le moment logique de la *diversité* (*die Verschiedenheit*). La *diversité* contient en elle la « réflexion en soi » (*Ibid.*: 45) (l'identité en relation d'indifférence vis-à-vis de la différence ; « la réflexion Une » (*Ibid.*) qui contient l'identité et la différence en tant qu'indifférents) ; et elle contient la « réflexion extérieure » (HEGEL, 2010 : 45), c'est-à-dire la différence déterminée de l'identité et de la différence. Mais, en allant de-ci de-là de l'égalité à l'inégalité, la « réflexion aliénée de soi (*die sich entfremdeten Reflexion*) » (*Ibid.*: 46), c'est-à-dire la réflexion qui a laissé se séparer et être étranger l'un à l'autre l'égalité et l'inégalité, ou l'identité et la détermination, révèle que ces « côtés indifférents ne sont tout aussi bien purement et simplement que des moments (...) d'Une unité négative » (*Ibid.*: 47). C'est bien « Une activité » (*Ibid.*: 50) qui « fait paraître (*scheinen*) » ces deux moments et les réfléchit l'un dans l'autre. C'est donc dans l'opposition (*der Gegensatz*) qu'est parfaitement assumée « la réflexion déterminée, la différence. » (*Ibid.*)

Le terme clef qui s'annonce ici, et qui assurera le passage de l'opposition à la contradiction (*der Widerspruch*) est celui d'*ausschliessen*. Dans l'opposition, et à plus forte raison dans la contradiction, « l'autre de soi, le négatif, est lui-même, non plus être-posé, ou moment, mais un être autostant ; ainsi la réflexion qui-nie du positif est-elle déterminée dans soi à exclure de soi ce non-être sien. » (*Ibid.*: 53) *Ausschliessen* pourrait être rendu par : exclusion incluante (ou par ce que Maldiney appelait « péribole » (MALDINEY, 1974 : 46)).

Dans l'opposition les côtés de la différence, s'ils se déterminent l'un l'autre, sont seulement des moments. Dans la contradiction est maintenu le « tout autant/tout aussi bien (*ebensosehr*) », ce petit mot qui fait le grand jeu de la dialectique : les côtés de la différence « sont tout autant déterminés en eux-mêmes, indifférents l'un en regard de l'autre et s'excluant mutuellement (*sich gegenseitig ausschließend*) » (HEGEL, 2010 : 58). L'autostance implique l'identité des termes en présence. Et cette identité, parce qu'elle provient d'un rapport de différence, pousse cette différence à l'extrême dans l'acte même par lequel elle l'intériorise. Exclusion et unité intérieure vont ici de pair.

Ce qui est tout à fait intéressant, c'est que, dans la contradiction, l'exclu, « comme exclu (*als Ausgeschlossenes*), est posé libre de l'excluant ; par là comme réfléchi dans soi et lui-même excluant » (*Ibid.*: 59). « Ainsi, poursuit Hegel, la réflexion excluante est-elle poser du positif comme excluant l'autre, de telle sorte que ce poser est immédiatement le poser de son autre, qui l'exclut. » (*Ibid.*) La contradiction est donc cette négation du négatif, en laquelle ce dernier est à la fois posé et sursumé, maintenu et supprimé. La contradiction, c'est d'être à soi l'autre dont on est la négation. Le sursumer de l'être-posé n'est pas à nouveau être-posé comme le négatif d'un autre, mais il est le coïncider (*Zusammengehen*) avec soi-même qui est unité positive avec soi. La contradiction pose donc l'unité positive de l'autostance ayant fait retour dans soi par la négation de son être-posé.

De là surgissent deux choses. Tout d'abord ceci que « l'essence se détermine elle-même comme fondement » (*Ibid.*: 81). Ensuite, l'impératif pour l'essence d'apparaître (« Il faut que l'essence paraisse » (*Ibid.*: 129)).

3. Le fondement de l'Apparence

Le fondement (*der Grund*) est l'unité positive dans laquelle s'abîme et se ressource la contradiction. Il est ce qui signe tout aussi bien et dans un même geste l'effondrement (*zu Grunde zurückgehen*) de tout déterminité immédiatement autostante que, et par là même, leur être-fondé (*in seinen Grund zurückgehen*), dans cet abîmement ou cet effond(r)ement même. Il est à la fois et en même temps effond(r)ement et rétablissement (*Wiederherstellung*) de la déterminité. C'est pourquoi Hegel peut définir le fondement de l'essence « comme unité du positif et du négatif » (HEGEL, 2010 : 62), l'identité devenue du paraître en soi et de l'apparence. Chaque opposé autostant « se sursume soi-même et se fait l'autre de soi, va ainsi au gouffre (*zugrunde geht*), mais en cela en même temps coïncide seulement avec soi-même, donc dans son déclin (*in seinem Untergang*), c'est-à-dire dans son être-posé ou dans la négation, est plutôt

seulement alors l'essence réfléchiée dans soi, identique à soi. » (*Ibid.*) Le fondement n'est donc pas du tout l'anéantissement pur et simple de l'être ou de la détermination extérieure en l'essence, mais il est au contraire le rétablissement (*die Wiederherstellung*) de l'être immédiat par l'essence (*Ibid.*: 61). Mais rétablissement d'une immédiateté qui n'est évidemment plus la même que la première immédiateté de l'être. Parce que d'une immédiateté qui est désormais réfléchiée, médiatisée, c'est-à-dire qui est désormais assurée dans toute son immédiateté, ou dont toute la détermination est retenue et subsiste. C'est là la différence de l'être à l'essence :

« L'égalité-à-soi-même de la réflexion, qui a le négatif seulement comme [un] négatif, comme [un] sursumé ou [un] posé, c'est ce qui donne subsistance (*Bestehen gibt*) à ce même [posé]. » (*Ibid.*: 25)

Plus loin, Hegel écrit encore :

« Le fondement, (...), est la médiation réelle parce qu'il contient (*enthält*) la réflexion comme réflexion sursumée ; il est l'essence retournant dans soi (*in sich zurückkehrende*) par son non-être et se posant. Selon ce moment de la réflexion sursumée, le posé reçoit (*erhält*) la détermination de l'immédiateté, [la détermination] d'un terme qui en dehors du rapport ou de son apparence est identique à soi. Cet immédiat est l'être rétabli par l'essence ; le non-être de la réflexion, par quoi l'essence se médiatise. C'est dans soi que l'essence retourne (*in sich kehrt das Wesen zurück*) comme [essence] qui-nie ; elle se donne (*es gibt sich*) donc, dans son retour dans soi, la détermination, qui justement pour cette raison est le négatif identique à soi, l'être-posé sursumé, et ainsi tout aussi bien [être-posé] étant (*das aufgehobene Gesetzsein und somit ebenso sehr seiendes*) que l'identité de l'essence avec soi comme fondement. » (*Ibid.* : 82-83)

L'essence ne fait pas nombre avec l'être avons-nous dit. Au contraire, elle en est la garde : *Die Wahrheit des Seins ist das Wesen* (*Ibid.*: 3). Mais ce gouffre qui recueille et rétablit n'est lui-même rien de subsistant. Il n'est lui-même rien d'autre que mouvement-de-sortie (*Herausbewegung*) vers soi, poser de l'être-posé, et disparaître simple de soi. Ce qui est donc tout à fait essentiel à comprendre ici, c'est le jeu entre ressouvenir/

intériorisation (*die Erinnerung*) et extériorisation (*Entäußerung*). C'est ce que Hegel laisse entendre, lorsqu'il écrit que :

« Le *ressouvenir* des conditions est d'abord l'aller au gouffre de l'être-là immédiat et le devenir du fondement. Mais par là le fondement est un [fondement] posé, c'est-à-dire autant il est fondement autant il est sursumé comme fondement, et être immédiat. » (*Ibid.*: 119)

C'est ce jeu qui marque l'entrée en existence de la Chose (*Hervorgang der Sache in die Existenz*). La Chose est l'unité du fondement et de la condition. Elle est tout aussi bien la totalité des déterminations, – ou l'essence qui a délaissé (*entläßt*) « l'unité de sa réflexion-dans-soi comme une immédiateté » et qui laisse la forme de la Chose se développer et proliférer (*fortwuchern*) comme détermination de l'être, l'essence qui accorde être-là ou apparaît à des contenus multiples et variés, divers et indifférents par rapport à la détermination-de-réflexion – que « forme en regard de l'immédiateté des conditions et du contenu » (HEGEL, 2010 : 117). La Chose est ainsi le paraître ou l'apparence de l'inconditionné (*der Schein des Unbedingten* ou quelques lignes plus loin *das Scheinen des Unbedingten*), c'est-à-dire tout autant « la Chose même, mais projetée dans l'extériorité de l'être ; le cercle rétabli de l'être (*die Sache selbst, aber in die Äußerlichkeit des Seins hinausgeworfen : der wiederhergestellte Kreis des Seins*) » (*Ibid.*: 116), que « la forme de la Chose absolue, laquelle a en elle-même l'unité de sa forme avec soi-même ou son *contenu*, et, en tant qu'il [le paraître de l'inconditionné] le détermine en condition, sursume dans ce poser lui-même sa diversité et fait de lui le moment » (*Ibid.*: 117).

En la Chose, le fondement « se montre (*zeigt sich*) seulement comme une apparence qui disparaît immédiatement » (*Ibid.*: 119) et les conditions (en lesquelles la Chose « s'est donnée la forme de l'être extérieur, dépourvu-de-fondement » (*Ibid.*: 118)) comme ce qui est posé par le fondement et ce à partir de quoi ce dernier s'intériorise en s'extériorisant sauvagement. C'est pourquoi Hegel écrit que « *Quand toutes les conditions d'une Chose sont présentes-là*, alors elle entre dans l'existence. » (*Ibid.*) Dans l'existence de la Chose n'est plus présent-là que ce mouvement

d'intériorisation-extériorisante, ou le « *disparaître de l'apparence de la médiation* » (*Ibid.*).

Cette « continuité positive avec soi-même » (*Ibid.* : 134) du fondement dans la condition que nomme la Chose va appeler la scène d'un monde pour accueillir la multiplicité des apparences auxquelles le fondement qui s'extériorise accorde existence. L'apparence devient ainsi phénomène ou apparition (*Erscheinung*). Comme l'écrit très justement E. Cattin :

« *Erscheinung* est le nom de cette existence, de cet exister hors de soi de ce qui n'a pas son fondement en soi. Nous entrons alors dans la présence étrangement double du phénomène, aux abords d'un monde dont l'ambiguïté est tout à fait troublante : présence d'une existence qui n'est que médiation, qui ne repose pas sur soi, ne se tient pas "seule", dit parfois simplement Hegel, mais qui n'a, pour autant, rien en arrière ou au-delà d'elle, car c'est l'essence elle-même qui existe. » (CATTIN, 2010 : 48)

C'est la Chose et ses propriétés qui rejoue ici l'*ausschließen* (ou le péribole). C'est en amont d'abord la chose en soi comme « unité immobile, indéterminée » (HEGEL, 2010 : 135) qui est indifférente à son être-là varié extérieur (qui n'a par-delà la chose en soi aucun subsister propre), qui n'est pour elle qu'une pluralité d'apparences qu'elle laisse venir se briser en elle comme ses reflets (*als der sich an ihm brechende Reflex*). L'être-autre ou la détermination n'est alors que le « contrecoup inconsistant de soi dans soi-même (*der haltlose Gegenstoß seiner in sich selbst*) » (*Ibid.*: 136). La chose en soi se démultiplie ainsi en « plusieurs (*mehrere*) choses-en-soi qui se tiennent l'une par rapport à l'autre » (*Ibid.*: 137). Chacune de ces choses en soi ne peut être autre qu'une autre qu'en « se réfléchissant à partir de l'autre (*widerscheinend*) » (*Ibid.*). Cette réflexion de l'un dans l'autre pose l'Unité de la chose en soi et son rapport à soi propre comme à un autre qui constitue sa détermination, c'est-à-dire ici sa propriété. Mais du même coup, écrit Hegel, « la choséité est passée dans la propriété » (HEGEL, 2010 : 142). Autrement dit, la Chose n'est que la « forme extérieure indifférente de la propriété » (*Ibid.*: 143). Ce qui va rétablir le quelque-chose de la choséité, c'est la prise en vue (*Rücksicht*) de ce que la Chose n'est pas

seulement le *Aussi* de propriétés ou de matières indifférentes, mais qu'elle est en même temps la « ponctualité ou l'unité négative » (*Ibid.*: 147) en laquelle ces matières diverses se « compénètrent (*sich durchdringen*) » (*Ibid.*). La Chose est en ce sens ce qui pose la porosité (*porös*) des matières. Ce qui est tout à fait capital, c'est cette résolution de la chose, où Hegel vient à poser que :

« (...) la vérité de l'existence est par conséquent d'avoir son être-en-soi dans l'inessentialité, ou son subsister dans un autre et [dans] l'absolument autre, ou [d'avoir] *sa nullité* pour sa base. » (*Ibid.*)

4. L'essentialité de l'inessentiel

Voilà donc l'existence essentielle : l'apparition. Dont l'essentialité et l'inessentialité entrent en rapport essentiel (*wesentliches Verhältnis*). C'est le rapport renversant du monde phénoménal et du monde étant-en-soi, de la force et de son extériorisation, de l'intérieur et de l'extérieur. L'essentiel de tout cela, c'est la finitude réfléchie. Et c'est en tant que finitude réfléchie que l'apparence est intégrée jusqu'à l'ultime moment de la manifestation de l'absolu. Cette finitude réfléchie s'entend dans la formule clé de la *Logique de l'essence*, celle selon laquelle Hegel décrit le faire de la réflexion comme ce qui pose le négatif comme négatif. Poser le négatif *comme* négatif, ou l'apparence *comme* apparence, voilà qui veut tout aussi bien dire « poser le négatif dans toute sa nullité (*Nichtigkeit*) d'être abîmé au fondement, que « poser le négatif et le maintenir dans sa borne comme quelque-chose qui est en et pour soi, et comme ce à travers quoi l'essence se pose en fondement ». Ainsi considérée, l'apparence pourrait bien être le *Wendepunkt*, le point-critique, le point-limite ou point-tournant dont parle le Concept, en ce que l'apparence conjoiendrait en elle tout autant le *fallen* (*zu Grunde gehen*), le *Zusammenfallen* (coïncider), que le *Zufälligkeit*, la contingence. Car c'est à cela qu'aboutit la réflexion hégélienne en définitive. À la nécessité de la contingence. Et au sacrifice de l'absolu.

Hegel tire cette conséquence logique au moment de l'exposition (*Auslegung*) de l'absolu. À ce niveau de la réflexion, il s'agit d'énoncer l'absolu (*aussprechen*), de le présenter (*darstellen*), mais de l'énoncer ou de le présenter comme un s'exposer propre, comme « un acte-de-montrer ce qu'il est » (*Ibid.* : 201). Ce qui est tout à fait intéressant c'est que Hegel commence par renvoyer dos à dos l'exposition simplement positive de Dieu (exposition dans laquelle le fini est envisagé comme une expression (*Ausdruck*) et une image-reflet (*Abbild*) de l'absolu ; dans laquelle l'absolu trans-paraît dans le fini qui finit du coup en total disparaître car il n'est rien en le fini qui pourrait maintenir pour lui une différence en regard de l'absolu ; il est un médium qui se trouve absorbé par ce qui paraît à travers lui) et l'exposition simplement négative de l'absolu (en laquelle l'Absolu ou Dieu est cette « réalité sans bornes » qui, dans son indéterminité exclusive de toute détermination, est en réalité un absolu déterminé, fini).

Hegel en vient à concevoir ainsi la nécessité de poser un « absolument-absolu ». « L'absolument-absolu, nous dit-il, désigne l'absolu qui dans sa forme a fait retour dans soi, ou dont la forme est égale à son contenu » (HEGEL, 2010 : 205). L'absolument-absolu, ce serait donc l'absolu dans sa détermination (in *ihre* Bestimmtheit, et non in *ihrer* Bestimmtheit). C'est à la faveur de cette distinction que Hegel engage alors une discussion critique bien connue avec Spinoza (et Schelling). Nous n'aurons pas ici l'occasion de l'envisager. Retenons seulement que, dans la conduite de cette discussion critique et explicite du spinozisme, Hegel commence par envisager l'attribut absolu. Il montre alors que bien loin d'être l'absolument-absolu, l'attribut est en fait absolu seulement relatif. C'est dire que l'attribut n'est pas l'autodétermination de la substance qui serait sortie d'elle-même pour se poser en et pour soi comme immédiate réfléchie, mais que l'attribut est seulement adjoint à la substance extérieurement. Le passage de l'absolu ou de la substance à l'attribut est ainsi le processus formel et arbitraire au travers duquel la substance épuise son unité profonde en une multiplicité d'attributs. Hegel renvoie

dos-à-dos la pure intériorité de la substance (sa pure suffisance à soi qui absorbe en soi toute réalité mais d'où rien ne peut sortir), et l'inévitable extériorité à soi de la substance. Ce défaut n'est pas dû à l'inadéquation d'un attribut particulier, mais à l'absolu lui-même. Du défaut de l'absolu lui-même, en tant que forme universelle et vide, incapable de revenir à soi pour se saisir en lui-même comme vrai, découle en fin de compte une forme déterminée ou la négation simplement, c'est-à-dire que l'absolu ne peut qu'être jeté et perdu dans la détermination.

Quel est ce défaut de l'absolu ? C'est, nous dit Hegel, qu'il ne « prend pas le fini dans sa borne comme quelque-chose qui est en et pour soi, mais résout son subsister dans l'absolu et l'amplifie en attribut, sursume le fait même qu'il soit attribut ; englutit ce même attribut et son faire différenciant dans l'*absolu simple* » (*Ibid.*: 206). L'absolu ne se manifeste pas, il paraît simplement dans une détermination extérieure dont il résout immédiatement la finitude, la consistance propre dans sa simplicité indéterminée.

Hegel passe alors de l'attribut au mode de l'absolu. Dans l'exposition logique s'opère alors un complet retournement de situation. Car ce que Hegel va montrer, c'est que c'est justement le plus extérieur et étranger à l'absolu qui est en fait ce dans quoi l'absolu est seulement posé dans son identité. Ce que fait Hegel dans le mode, c'est qu'il creuse la négativité de l'extériorité, la finitude de l'attribut, et montre que la consistance ontologique de cette extériorité éminemment finie n'est pas trouvée-là, mais qu'elle est en réalité posée par la sortie de la massive immédiateté d'un absolu non différencié. Autrement dit, c'est l'absolu lui-même qui, dans son propre faire ou son propre mouvement réfléchissant, pose l'extériorité comme extériorité, ou le négatif comme négatif. Ce que le moment du mode accomplit, c'est la suppression de « tout décalage entre ce qui est avant de paraître et la présence limitée par laquelle et en laquelle cette présence fondamentale se propose et paraît » (DOZ, 2007 : 135). Voilà ce que nous dit Hegel, dans cette formule très concise :

« Le mode, l'extériorité de l'absolu, n'est pourtant pas seulement cela, mais l'extériorité posée comme extériorité, une simple manière d'être ; donc l'apparence comme apparence, ou la réflexion dans soi de la forme ; donc l'identité à soi qu'est l'absolu. » (HEGEL, 2010 : 207)

Où l'on voit que « l'apparence comme apparence », c'est la « réflexion dans soi de la forme », c'est-à-dire l'absolument-absolu qui se manifeste à même la détermination. C'est en ce sens qu'il y a double sacrifice. Sacrifice de toute détermination qui est vouée à aller au gouffre (dialectique comme dissolution des fixations ou bornes de l'entendement), et sacrifice de l'absolu/du fondement qui doit se rendre effectif en s'extériorisant dans la contingence du monde (ce qui pose la nécessité de la contingence, et non pas le passage dans un monde nécessaire. Ce deuxième sacrifice implique le maintien du fini dans sa borne dans son être-en-et-pour-soi. Il implique donc l'intégration de l'entendement dans la raison spéculative.

L'apparence (*Schein*), depuis sa première immédiateté encore toute empreinte de semblant et d'illusion aura donc été patiemment, et tout au long de l'essence, intégrée en tant que moment du paraître (*Scheinen*) de l'essence en elle-même qui se donne être-là, qui devient pour elle-même ce qu'elle était en-soi, ce qu'elle était dans son intériorité. L'extériorisation de cette intériorité essentielle et l'intériorisation subséquente de cette extériorisation qui ont rythmé le cours de l'essence s'est entièrement concentrée autour de l'ambiguïté de l'apparence (qui ne pouvait être ni l'immédiateté de l'illusion ou du semblant hors de la sphère essentielle, ni la pure translucidité abstraite de l'Absolu à lui-même). C'est cette ambiguïté qui a décliné le *Schein* en *Scheinen*, *Erscheinen*, *Wirklichkeit* et, finalement, en *Manifestation*. C'est elle qui a été le lieu de tous les retournements, de tous les renversements. Au terme de la logique de l'Essence, toute apparence de subsistance par soi ou d'extériorité de l'être et de l'essence, de l'extérieur et de l'intérieur a été supprimée, exorcisée. L'essence paraît en l'Être, sans reste. L'absolu en sa manifestation trans-paraît (*Durchsichtigkeit*) dans l'extériorité qui n'est rien d'autre que son intériorité propre. Trans-paraître est paraître à travers (*Durch*). L'apparence posée comme appa-

rence (formule clé de la Logique de l'Essence), c'est l'Absolu qui, se posant, se donne ipso facto une extériorité, qui doit être « l'extériorité la plus extérieure » (HEGEL, 2010 : 207). Une extériorité radicale (le mode) qui n'est nullement la forme que se donnerait un contenu reposant en lui-même (et en laquelle, se déterminant, il deviendrait un autre), mais une extériorité qui est le mouvement même d'aller hors de soi de l'Absolu. C'est en cela que la manifestation de l'Absolu est un trans-paraître : « l'extériorité transparente (...) est l'acte-de-se-montrer soi-même ; un mouvement d'aller hors de soi (*eine Bewegung aus sich heraus*) ; mais de telle sorte que cet être-vers-le-dehors est tout aussi bien l'intériorité elle-même. » (*Ibid.*: 207-208, traduction légèrement modifiée) L'Apparence dans son épaisseur et sa ténuité nomme cet extérieur qui n'est rien d'autre que l'intériorité elle-même. Reste un ultime retournement (*Umschlagen* cette fois) : celui de l'apparence d'extériorité entre la possibilité et l'effectivité. C'est encore l'Apparence, dans l'ambiguïté de son apparaître disparaissant ou de sa disparition apparente qui assume ce retournement. Comme l'écrit Hegel à la toute fin de la Logique de l'Essence, au seuil du Concept qui inaugure là le règne, son règne, de la liberté :

« La causalité est cet acte-de-passer *posé* de l'être originaire, de la *cause*, dans [l']apparence ou simple *être-posé*, inversément de l'être-posé dans originarité ; mais *l'identité elle-même* de l'être et de [l']apparence est encore la nécessité *intérieure*. Cette *intériorité* ou cet être-en-soi sursume le mouvement de la causalité ; ainsi la substantialité des côtés qui se tiennent en relation se perd-elle, et la nécessité se dévoile. La nécessité ne parvient pas à la *liberté* du fait qu'elle disparaît, mais du fait que seulement son identité encore *intérieure* se trouve *manifestée* ; une manifestation qui est le mouvement identique du différencié dans soi-même, la réflexion dans soi de l'apparence comme apparence. – Inversement, la *contingence* parvient en même temps par là à la *liberté*, en tant que les côtés de la nécessité, qui ont la figure d'effectivités pour soi libres, ne paraissent pas l'une dans l'autre, sont désormais *posés comme identité*, de telle sorte que ces totalités de la réflexion-dans-soi, dans leur différence, *paraissent* maintenant aussi *comme [totalités] identiques*, ou sont posées seulement comme une seule et même réflexion. » (HEGEL, 2010 : 254)

L'Absolu dans le mode et comme mode, la positivité de l'apparence comme apparence, c'est déjà l'annonce de la nécessité finale du *frei entlassen* de l'Idée logique dans l'extériorité radicale de la nature.

Bibliographie

- CATTIN E., 2010, *Vers la simplicité. Phénoménologie hégélienne*, Paris : Vrin.
- CATTIN E., 2012, *Sérénité. Eckhart, Schelling, Heidegger*, Paris : Vrin.
- DOZ A., 2007, *La logique de Hegel et les problèmes traditionnels de l'ontologie*, Paris : Vrin.
- GABRIEL M., ZIZEK S., 2009, *Mythology, Madness and Laughter. Subjectivity in German Idealism*, London/New-York : Continuum.
- GABRIEL M., 2011, *Transcendental Ontology. Essays in German Idealism*, London/New-York : Continuum.
- HEGEL G.W.F., 1981, *Science de la logique. Deuxième tome. La logique subjective ou Doctrine du concept*, trad. P.-J. Labarrière et G. Jarczyk, Paris : Aubier Montaigne.
- HEGEL G.W.F., 1994, *Encyclopédie des sciences philosophiques. I.-La science de la logique*, trad. B. Bourgeois, Paris : Vrin.
- HEGEL G.W.F., 2006, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. B. Bourgeois, Paris : Vrin.
- HEGEL G.W.F., 2006, *Science de la logique. Premier tome – La logique objective. Premier livre. L'Être (1812)*, trad. G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, Paris : Kimé.
- HEGEL G.W.F., 2010, *Science de la logique. Premier tome – La logique objective. Deuxième livre. La doctrine de l'essence*, trad. G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, Paris : Kimé.
- HEGEL G.W.F., *Gesammelte Werke*, in Verbindung mit der deutschen Forschungsgemeinschaft hrsg. Von der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Hamburg : Meiner (Bd. 9,11 I/II, und 12).
- JARCZYK G., 2004, *La réflexion spéculative. Le retour et la perte dans la pensée de Hegel*, Paris : Kimé.
- JARCZYK G., 2006, *Le concept dans son ambiguïté. La manifestation du sensible chez Hegel*, Paris : Kimé.
- MABILLE B., 1999, *Hegel. L'épreuve de la contingence*, Paris : Aubier.
- MABILLE B., 2004, *Hegel, Heidegger et la métaphysique. Recherches pour une constitution*, Paris : Vrin.
- MALDINEY H., 1974, *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Lausanne : L'âge d'homme.
- SOUCHE-DAGUES D., 1990, *Hégélianisme et dualisme. Réflexions sur le phénomène*, Paris : Vrin.